

« Perdu... retrouvé » !

Quel contraste entre la première lecture et cet Évangile que nous venons d'écouter une nouvelle fois ! D'un côté, un Dieu un peu susceptible et coléreux, en tout cas « jaloux » ; de l'autre un Père plutôt laxiste, en tout cas "bonne pâte", comme on dit de manière familière. Est-ce donc du même Dieu dont il est question ? Comme la plupart des films américains, l'histoire rapportée par le livre de l'Exode s'achève sur une fin heureuse, un *happy end*, comme on dit : « *Le Seigneur renonça au mal qu'il avait voulu faire à son peuple.* » Ouf ! On l'a échappé belle ! D'un autre côté, on comprend que le Seigneur n'apprécie guère qu'on lui tourne le dos pour aller voir ailleurs s'il fait plus beau. Le piège ultime est d'aboutir à cette conclusion quelque peu erronée : le Dieu de l'Ancien Testament est un Dieu vengeur et vindicatif ; celui du Nouveau Testament est plein de douceur. Mais il est risqué de ne s'en tenir qu'aux apparences, qui peuvent être trompeuses, on le sait.

Le chapitre 15 de l'évangile selon saint Luc présente trois paraboles, auquel on a donné un titre : les *paraboles de la miséricorde*. Elles forment un triptyque, au point qu'on peut considérer qu'elles ne font plus qu'une seule, comme le suggère le récit lui-même : « *Alors Jésus leur dit cette parabole...* » Ces trois paraboles sont rythmées par un refrain un peu lancinant : « *perdu... retrouvé(e)...* » Mieux que la *miséricorde*, bien présente dans chacune de ces paraboles, c'est bien de *conversion* dont il est question. On s'aperçoit qu'elle ne va pas de soi, quand on considère l'attitude du fils aîné de la troisième parabole. Lui aussi sait « *récriminer* », fort de son bon droit, de sa conduite irréprochable. Il ressemble si bien à tous ces justiciers et redresseurs de torts qui pullulent dans nos sociétés, au point que nous en faisons parfois partie... Il est vrai que la conduite du père est plutôt déconcertante : il fait bon accueil au cadet qui a dilapidé sa fortune et semble considérer l'aîné resté à ses côtés comme quantité négligeable. Faut-il donc faire "les quatre cent coups" pour se faire remarquer (comme le plus jeune fils) ? Il semble

bien que le titre accordé à cette troisième parabole, considérée comme étant celle de "l'enfant prodigue" soit quelque peu erroné, lui aussi. En l'occurrence, c'est plutôt le père qui est « *prodigue* », en pardon, en réconciliation, en miséricorde.

Mais voilà, comme le Dieu du livre de l'Exode, il se trouve que nous soyons quelquefois un peu jaloux, parce que nous nous sentons comme propriétaires de ce dont nous ne sommes que responsables, mandataires, témoins. C'est l'essence même de la foi que de résider dans un rapport de confiance, une confiance asymétrique, puisque celle dont nous bénéficions va bien au-delà de celle dont nous pouvons être animés et même témoigner. Notre Dieu est capable de nous laisser tenter des expériences douteuses et douloureuses, il demeure cependant attentif à nous, au point de guetter notre retour, comme le relève le récit de Luc : « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.* » Voilà un père bien singulier et bien extraordinaire, celui que Rembrandt a dépeint dans une toile célèbre (« *Le retour du prodigue* »), au sujet de laquelle Paul Baudiquey osait écrire : « *C'est le premier portrait "grandeur nature" pour lequel Dieu lui-même ait jamais pris la pose* »¹.

Si le "portrait" de Dieu que dessine l'évangéliste peut sembler assez incroyable, une autre petite coda traverse les trois paraboles : « *réjouissez-vous !* » Cette invitation à la joie est un trait caractéristique de l'évangile selon saint Luc. Cette joie est liée aux retrouvailles, au pardon reçu, au fait de « *retrouver* » ou se retrouver, pour le dire d'un trait et de façon plus directe. Il serait opportun de mesurer cette chance qui nous est offerte que le pardon reçu (dans un sacrement ou d'une autre manière) devienne source de joie. Il serait opportun aussi que nos célébrations eucharistiques demeurent sous le signe de cette joie indicible et ineffable, qui est la joie de Dieu lui-même quand il nous voit le rejoindre, le découvrir, devenir les disciples de son Fils qui nous présente de manière quasi visible cette joie de Dieu, ainsi qu'il le suggère dans ses paraboles.

¹ Paul BAUDIQUÉY, *Le retour du Prodiges*, « Un certain regard », Mame, Paris, 1995, p. 35.